

L'exil d'un cerveau

Pour les travaux qui lui ont valu le prix Nobel, le docteur Guillemin avait besoin de cinq millions de têtes de mouton. La France les lui avait refusées

■ « Je tiens à souligner quelque chose d'important : les travaux qui viennent d'être couronnés par l'Académie de Stockholm ont tous découlé des découvertes que j'ai faites pendant mon séjour au Collège de France », a déclaré le docteur Roger Guillemin quelques heures après avoir reçu le prix Nobel de médecine.

Le malheur, ou, si l'on veut, le scandale, est que ce docteur Guillemin, qui est né à Dijon en 1924, dans une famille de la petite bourgeoisie, qui a fait ses études en France, qui a été employé en effet par le Collège de France, a effectué lesdits travaux aux Etats-Unis, où il s'est fait naturaliser en 1965. Ce nouveau prix Nobel est tout ce qu'il y a de plus américain. C'est une histoire exemplaire, qui en dit plus long sur les maux dont souffre la recherche en France que des volumes de réflexion théorique.

Le jeune René Guillemin a donc fait ses études de médecine à Dijon, puis à Lyon. Rétrospectivement, ses anciens professeurs sont tout prêts à jurer qu'ils l'avaient distingué dans la foule des étudiants, qu'il était marqué par le destin. C'est faux. Il a commencé par échouer à l'internat des hôpitaux. Un endocrinologue qui a suivi attentivement sa carrière explique : « Guillemin n'est pas le chercheur le plus intelligent que j'aie rencontré. On ne peut même pas dire qu'il a une vraie culture scientifique. C'est une espèce de bûcheron, un ingénieur survolté. » Tous les prix Nobel n'ont pas le génie d'Einstein. L'important, c'est de faire, comme dit encore ce témoin, « le bon pari ».

Nous sommes en 1949. A l'époque, Guillemin ne sait même pas ce qu'est un pari scientifique. Se destinant à la recherche, il s'adresse tout naturellement au doyen de sa faculté, le docteur Hermann, qui lui propose de préparer une thèse sur l'hypertension expérimentale. On l'installe dans un « laboratoire », qui est une soupenne sous les toits, et on le laisse se débrouiller. Quand il sollicite un emploi fixe parce qu'il a besoin de gagner sa vie, on lui rit au nez : il n'a pas de titre, il ne pourra jamais appartenir au sérail.

Un taxi pour vivre

Ce fut sa chance. Au cours d'un colloque, à Paris, il entend un exposé du Canadien Hans Selye, l'inventeur du stress, qui était alors au faite de sa renommée. Il est ébloui. Payant d'audace, il se présente au maître, lui propose ses services. Le grand homme ne lui demande pas ses titres, il préfère avoir avec lui une conversation qui dure deux heures. Séduit par le sérieux, par l'enthousiasme de ce petit Français de province, il lui propose une bourse de recherche de deux ans à l'université de Montréal.

C'est le premier départ pour l'Amérique. C'est là que Guillemin va découvrir ce qu'est un laboratoire moderne et, surtout, en quoi consiste de nos jours le métier de chercheur.



Roger Guillemin

L'important, c'est de faire « le bon pari »

Il n'est pas le seul. Au contraire, cette initiation, de nos jours, constitue la règle plutôt que l'exception. Au lendemain de la guerre, les Français ont pris conscience de leur énorme retard sur la science américaine. Dès cette époque, en physique, en chimie, on envoie systématiquement les sujets considérés comme les plus brillants, les normaliens, les polytechniciens, achever leur formation aux Etats-Unis. La médecine a résisté quelque temps. Le voyage aux Etats-Unis n'y est devenu obligatoire que vers le milieu des années 1950. Dix ans plus tard, on n'aurait plus laissé partir Guillemin : sa bourse aurait été réservée à un interne. Aujourd'hui encore, un stage à Harvard, à Stanford, à Berkeley, à l'Institut de Technologie du Massachusetts représente, pour les futurs chercheurs, la récompense suprême. Et la bonne manière de mettre le pied à l'étrier.

En général, pourtant, ils rentrent au bercail. Pour retrouver leur famille, parce qu'il y a l'obstacle de la langue, parce qu'ils s'adaptent mal à la vie américaine. Et Roger Guillemin, comme les autres, après quatre ans passés à Montréal, car sa bourse avait été renouvelée, ne demandait qu'à retourner au pays natal. Mais, entre-temps, il s'est lié avec un collègue de laboratoire, le docteur Andrew Schally, qui est, lui, d'origine polonaise. Ensemble, ils se rendent compte que Selye s'égare dans ses recherches, et ils délimitent un nouveau domaine qui leur paraît prometteur, la neuro-endocrinologie. Autrement dit, les rapports entre le système nerveux et l'activité hormonale. C'est le commencement du pari.

Or Guillemin constate que personne, en France, ne s'intéresse à la neuro-endocrinologie, qu'aucun laboratoire ne travaille le sujet. Comme il n'est pas encore assez grand personnage pour qu'on lui permette de faire cavalier seul, il ne lui reste plus qu'à trouver, au Canada ou aux Etats-Unis, un patron qui prenne ses idées au sérieux. En attendant, pour vivre, il devient chauffeur de taxi. Sans récriminer. Sur ce point au moins, il a déjà adopté la mentalité américaine.

Finalement, il reçoit, en 1953, une bourse du Rockefeller Institute, puis est admis au Baylor College of Medicine, à Houston, où il sera rejoint, plus tard, par le docteur Schally. Ce sont des années de travail fructueux. La neuro-endocrinologie tient ses promesses, Guillemin signe des publications qui le font remarquer.

Une franchise coûteuse

Du coup la France, en 1960, se rappelle qu'il existe et lui fait des avances. Qu'il accueille avec joie. Il a épousé une Lyonnaise, ses enfants grandissent, il aimerait leur donner une éducation française. Il demande donc à enseigner en faculté, comme il le fait aux Etats-Unis. On lui répond qu'il lui faudrait pour cela passer l'agrégation et, par conséquent, interrompre ses recherches.

Le professeur Courrier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et titulaire de la chaire d'endocrinologie du Collège de France, trouve un compromis. Il doit prendre sa retraite en 1965. Guillemin viendra travailler dans son laboratoire et lui succédera. Marché conclu : Guillemin débarque en 1960.

Pourquoi les choses ont-elles mal tourné ? Pourquoi repart-il en 1964 pour les Etats-Unis et, cette fois-ci, de façon définitive, puisque, après dix ans d'hésitation, il se décide enfin à demander la citoyenneté américaine ? « Il n'a jamais songé sérieusement à s'établir en France », prétendent certains, qui font remarquer que, même à cette époque-là, il partageait son temps entre Paris et Houston. « Il s'est révélé très vite qu'on m'avait fait des promesses qu'on était incapable de tenir », répond Guillemin.

Très vite, en effet, les élèves de Courrier font barrage contre l'intrus. Il est scandalisé par leur médiocrité, il a le tort de le leur dire. Les conjurés gagnent à leur cause la secrétaire privée à laquelle le patron ne sait rien refuser. Guillemin n'obtient pas une nomination qu'il estimait lui revenir de droit.

C'est vrai qu'il a très mauvais caractère. Il a fini par se brouiller avec son vieux complice, le docteur Schally. Devenus rivaux, les deux hommes se sont traités mutuellement de charlatans. Ils refusent de se rencontrer. Cela ne les a pas empêchés de faire l'un et l'autre une carrière brillante et de recevoir ensemble le prix Nobel. On a estimé, aux Etats-Unis, que la qualité de leurs travaux valait bien que l'on

Suite page 85.